

Après « America », prix Médicis étranger en 1997, l'écrivain américain publie « 25 histoires d'amour » très « politiquement incorrectes ». Paris Match a interrogé ce révolté richissime qui vit dans une maison dessinée par Frank Lloyd Wright, à l'image de son imaginaire : biscornu, inattendu, troublant.

## TC Boyle "Je suis un punk et je le resterai!"

– Pourquoi cette épigraphe – "L'instinct l'a emporté" – en tête de vos nouvelles ?

– Cette parole de Bob Marley est extraite de sa chanson "I Shot The Sheriff". Je travaille de façon instinctive. Tout à coup, une idée me vient à l'esprit. A l'origine de celle-ci, une histoire que l'on m'a racontée ou une simple phrase que j'ai entendue ou lue. Parfois un rêve que je fais juste avant de me réveiller.

– Vos nouvelles trahissent une imagination parfaitement imprévisible.

– C'est un don magique, comme celui pour la musique. Rien de mystérieux à cela. Mais j'ai travaillé dur pour le développer. J'ai participé à l'atelier de création littéraire de l'université de l'Iowa. J'ai également passé un doctorat de littérature britannique. Mais dans le fond, je suis un artiste.

– A quand remonte votre goût pour la fiction ?

– A mon enfance. Je me souviens qu'à partir de décembre ma mère me lisait chaque soir un conte de Noël. La plupart de mes anciens camarades d'université, aujourd'hui écrivains, ont su très tôt qu'ils étaient destinés à exercer cette profession. Ce n'était pas mon cas. Je voulais être musicien. J'ai eu la chance, à l'université, de découvrir que j'étais doué pour la création littéraire.

– Connaissez-vous le profil de vos lecteurs ?

– Ils sont plutôt érudits, sont allés à l'université ou ont suivi un enseignement du second degré. Mon public a toujours été relativement jeune. Avec mon roman "America", j'ai commencé à attirer un public féminin d'une quarantaine d'années. Je veux démystifier cette idée selon laquelle la littérature ne peut être appréciée que par l'élite intellectuelle. Sans pour autant compromettre mon travail, j'aimerais toucher un public beaucoup plus large. Je veux que tous ceux qui savent lire achètent mes livres. Peut-être ne comprendront-ils pas tout, mais au moins pourront-ils aimer l'histoire. Les critiques littéraires nous ont fait oublier que lire est un divertissement. Tout le reste, la beauté du langage, le message, est secondaire. Ce que je veux, c'est faire du bon travail, exprimer ce que je ressens, pense, vois et imagine. J'ai le sens du spectacle. J'adore monter sur scène, participer à des émissions de radio ou de télévision, raconter des histoires drôles.



Il vit à Los Angeles mais voyage dans le monde entier à travers ses romans.

L'excellent « Water Music » racontait le périple de l'explorateur Mungo Park en Afrique de l'Ouest. Toujours, le thème de la folie revient.

**T.C. Boyle**

25 histoires d'amour



Grasset

– Dans vos nouvelles, les femmes ont toutes sortes d'obsessions : la course à pied, la peur des microbes, la lutte contre l'alcoolisme, l'écologie. Est-ce là votre image des femmes ?

– Certaines de ces obsessions correspondent bien à la réalité, d'autres sont sans doute une projection de ma personnalité. Dans tous mes romans et nouvelles, les femmes sont en général plus fortes que les hommes. Cela remonte à mon enfance. Ma mère était plus instruite que mon père. Bien qu'il fût un homme très viril, c'est elle qui prenait les décisions. C'était une femme imposante. Mon regard sur les femmes vient sans doute de là.

– Les hommes, quant à eux, apparaissent comme des victimes...

– Une jeune lectrice a résumé l'essence de l'histoire : les mecs feraient n'importe quoi pour baiser! [Rires.] Beaucoup de femmes s'imposent dans la plupart des situations. Les autres, masochistes, sont les esclaves des hommes et utilisent leur sexualité pour se rassurer, elles en abusent et prennent une foule d'amants. Moi, je ne connais que les dominatrices! [Rires.]

– Est-ce vous le père, dans "Le retour à l'éocène" ?

– Dans "Le retour à l'éocène", le père est

divorcé. Je suis marié depuis une éternité. C'est la seule différence. Cette nouvelle est complètement autobiographique. J'en ai rarement écrit. Un jour, comme lui, j'ai participé avec ma fille à une réunion d'information dans le cadre du programme antidrogue de son école. "T'en a pris de la drogue, toi?" m'a-t-elle demandé. Je ne lui ai pas menti. Comment aurais-je pu? J'ai juste essayé de lui expliquer...

– Comment ?

– J'étais autodestructeur et complètement cinglé.

Mais le jour où j'ai découvert ma vocation d'écrivain

– j'avais une vingtaine d'années –, j'ai compris que j'avais un but dans la vie. Pour être toxico, il faut le vouloir. Un jour, j'en ai eu assez de traîner tous les soirs dans les bars jusqu'à 3 heures du matin avec une bande d'abrutis. J'avais enfin un but, eux n'en avaient pas. Mais cela a pris du temps. Durant six ans, j'ai avalé et sniffé n'importe quoi. Pendant près de deux ans, je me suis shooté à l'héroïne. Dieu merci, c'était avant le sida!

– Que reprochez-vous le plus à la société américaine ?

– J'ai écrit une nouvelle, "Filthy with Things", qui raconte l'histoire d'un couple qui a accumulé tellement d'objets qu'il ne peut plus pénétrer dans sa maison. Le matérialisme aveugle de notre société est ce qui me révolte le plus. Cela

**"Les critiques nous font oublier que lire est un divertissement"**

peut vous paraître ridicule de la part d'un type comme moi qui possède tout ce que l'on peut désirer. Ma femme est une fanatique du shopping. Quant à mes enfants, la moitié de la planète meurt de faim et eux ne finissent pas leur bacon. Cela me rend dingue! Un cochon est mort pour leur petit déjeuner! Mon prochain livre, "A Friend of The Earth", qui sortira l'année prochaine, a pour thème la destruction de l'environnement et la surpopulation. ■

« 25 histoires d'amour » (éd. Grasset, 139 francs).